

Leçon d'Agoussim

Je ne te cache pas que j'arrive à cette mi-août sur les rotules. J'allais dire comme tout le monde. Et c'est sans doute vrai ! Ça n'a rien de littéraire, l'expression de ces états d'âme, je sais, mais on se doit une certaine franchise, n'est-ce pas ? Heureusement que les vacances sont là ! Recharger les accus, refaire provision de biscuits ! J'ai eu juste – juste – assez de carburant pour finir le festival Racont'arts. Atteindre la borne d'arrivée. Et encore ! Il reste deux mots à dire là-dessus. D'abord, je crois qu'il est nécessaire de rendre davantage hommage à la population d'Agoussim, dans la commune d'Illoula Oumalou. Le comité de village, les associations locales, les habitants, tout le monde a montré que, pour être légendaire, l'hospitalité kabyle n'en est pas pour autant une vue de l'esprit. Elle est concrète et chaleureuse. Tous ceux qui ont vécu cet événement sont repartis avec une dette à l'égard d'Agoussim. On n'oubliera pas la prévenante gentillesse de ses habitants.⁽¹⁾

Une deuxième notation : personnelle, j'ai vécu une expérience inédite – une première, pourrait-on dire – en Algérie. C'est bien la première fois que je constate de facto cette forme élevée de tolérance et de laïcité, en participant à des débats tenus dans une salle attenante à la mosquée. Ça méritait d'être signalé car c'est une leçon de partage.

Enfin, il faut rectifier des informations inexactes parues dans *La Dépêche de*

Kabylie du 13 août. Notre jeune consœur Karima Talis m'attribue la qualité de commissaire du festival Racont'arts, qu'elle enlève de fait à Hacène Metref. Partager le même patronyme et même la parenté ne nous rend pas interchangeables. Ce genre d'erreur due à une certaine négligence dans la vérification de l'information est préjudiciable. Ça attribue à quelqu'un d'autre le travail titanessque, et reconnu par tout le monde, abattu par Hacène Metref et son équipe. Ils parviennent à réaliser des miracles d'organisation et de créativité avec trois bouts de bois. Ce qui est loin d'être mon cas. Donc, rendons à Hacène Metref ce qui est à Hacène Metref.

Dans un papier qui semble torché à la va-vite et sur la foi d'un programme prévisionnel, la journaliste du canard qui devrait être une référence en Kabylie multiplie les erreurs. Elle signale la présence de Denis Martinez qui, pour la première fois depuis la naissance du festival dont il est l'un des fondateurs en 2003, a été contraint, pour des raisons impérieuses, à ne pas participer, au grand regret de tout le monde d'ailleurs. Si notre jeune consœur avait pris la peine de couvrir in situ le festival, ou même tout simplement de téléphoner aux organisateurs au lieu de rendre compte d'un programme comme d'activités qui ont eu réellement lieu, elle n'avancerait pas non plus, à l'imparfait, que j'ai animé, avec Keltoum Staali, une causerie intitulée *De la littérature algérienne*. Keltoum Staali n'a pas pu venir. Là aussi, au grand regret de tous ceux qui savent ce que sa présence apporte au festival.

Un tour au festival aurait appris aussi à notre journaliste le passage de l'humoriste Moussa Lebkiri. Sa présence, incer-

taine au départ, n'était pas annoncé fermement dans le programme, cependant il vint et donna même un spectacle.

Une chose à raconter. Je débarquais à Racont'arts à Agoussim le jour où *Le Soir d'Algérie* publiait un des quatre épisodes du reportage que j'ai commis à M'Daourouch sur les pas d'Apulée de Madaure. J'étais à vrai dire quelque peu affligé de constater que, numériquement parlant, le texte n'était pas lu à la hauteur des attentes. Mais première consolation : à la consultation de ma boîte, je trouve des emails enthousiastes en réaction à ce voyage improbable entre le passé et le présent. De quoi mettre du baume au cœur. «Je ne savais pas que notre région a produit un homme comme Apulée, merci de nous l'apprendre», dit l'un. «Quelle chance vous avez de pouvoir vous rendre à Madaure», me dit l'autre, du Québec. Enfin, grosso modo, que du courriel encourageant. Cela me reconforte car on a du mal sans doute à imaginer le travail que cela a nécessité.

Dans l'une des séquences de ce reportage, je lançais un appel pour que l'on traduise en berbère *Les Métamorphoses* d'Apulée, traduit dans des dizaines de langues, l'arabe y compris, sauf dans sa langue maternelle. En arrivant à Agoussim, un jeune du village vint me dire que quelqu'un voulait me voir. «Qui ?» Demandai-je. «Je ne connais pas son nom mais je saurais te le montrer». Le soir de ce même jour, sur la place du village, un concert de chants sacrés avec lekhouan et un chanteur corse. Un monde fou se pressait autour de la scène improvisée. Soudain, sorti de ne je ne sais où, le jeune de ce matin, membre du comité d'organisation, me montre un homme assis sur un



Par Arezki Metref
arezkimetref@free.fr

muret et me le désigne comme celui qui voulait me voir. Je vais vers lui et me présente.

Il me dit :

- «Merci pour le reportage sur Apulée. Je voulais vous voir juste pour vous dire que votre appel à traduire *l'Ane d'or* en berbère est entendu. Dès que je l'ai lu, j'ai commencé à traduire. Je m'engage en tout cas pour le livre premier. Le reste, on verra. En tout cas, c'est un travail à faire, je suis d'accord avec vous.»

C'est l'autre leçon d'Agoussim. L'écoute ! Et bonnes vacances à toutes et à tous !

A. M.

1) Message perso, ça ne se fait pas mais tant pis : merci à Farid et à sa petite famille pour l'accueil.

Le Soir sur Internet :

<http://www.lesoirdalgerie.com>

E-mail : info@lesoirdalgerie.com

Quel avenir aux États-Unis pour la presse écrite, orpheline des empires des médias ?

Toujours aux prises avec sa difficile transition numérique, la presse écrite américaine doit, en plus, affronter l'avenir sans pouvoir compter sur le soutien des maisons mères, aux portefeuilles bien garnis.

Une vague de scissions sans précédent parmi les grands groupes de médias «donne certainement l'impression que (les journaux) sont des enfants chassés de la maison par leurs parents», estime Mark Jurkowitz, directeur associé du centre de recherche sur le journalisme Pew.

Un nombre croissant d'acteurs importants du secteur séparent, en effet, leur branche de presse écrite de leurs activités audiovisuelles. Cela a commencé l'été dernier avec l'empire du magnat Rupert Murdoch (Wall Street Journal, New York Post), suivi cette année par Time Warner (*Time*, *People*, *Fortune* et *Sports Illustrated*), Tribune Co. (*Los Angeles Times*, *Chicago Tribune*, *Baltimore Sun*) et bientôt Gannett (*USA Today*).

Les grands groupes de médias avaient intégré les journaux, à une époque où ces derniers étaient encore largement rentables. Mais ce sont aujourd'hui d'autres activités comme la télévision qui soutiennent leurs bénéfices, tandis que leurs actionnaires s'impatientent de la croissance morose dans la presse écrite, plombée par l'essor d'internet.

«Le marché ne pense pas grand bien du futur des journaux», reconnaît



Photo : DR

Mark Jurkowitz. «Ce n'est pas un secteur en croissance», ou du moins pas assez pour satisfaire les attentes de Wall Street, renchérit Dan Kennedy, professeur de journalisme à l'université Northeastern.

Ce dernier note pourtant que «les marges des journaux sont encore assez bonnes», notamment celles détenues par des sociétés non cotées et non endettées.

Alan Mutter, un ancien éditeur de journaux, devenu consultant pour le secteur des médias, fait également valoir sur son blog que les sociétés de presse écrite cotées en Bourse affichent toujours une marge bénéficiaire moyenne de 16%, plus élevée que celle du géant de la distribution en ligne Amazon.

Redoubler d'efforts en ligne

Les bénéfices et les effectifs des rédactions ont malgré tout beaucoup souffert ces dernières années, en particulier parce que les journaux n'en ont pas fait assez dans le domaine numérique, reconnaît Alan Mutter.

«Au lieu d'avoir des lecteurs vraiment fidèles comme c'était le cas pour la presse imprimée, les données internes de chaque journal montrent une dépendance croissante vis-à-vis de Google, Facebook, Twitter et consorts pour générer de l'audience, un facteur vital pour n'importe quel groupe de médias», écrit le consultant.

La séparation d'avec les grands groupes de médias pourrait d'ailleurs

forcer les journaux à essayer de recréer des liens avec les internautes.

Dan Kennedy estime que la presse écrite devra beaucoup investir dans les années à venir «pour faire une transition intelligente vers le numérique».

«Le vrai problème avec les journaux (...) c'est l'échec à monétiser leurs lecteurs en ligne», explique Mark Jurkowitz. «Sans une augmentation des revenus numériques, il est difficile d'imaginer qu'ils puissent sortir de leur situation actuelle.»

Le secteur regarde donc avec attention les expériences du *New York Times*, qui a gagné 32 000 abonnés en ligne au deuxième trimestre grâce à ses nouvelles formules d'accès payantes, et du *Washington Post*, qui vient de vanter un «record» de fréquentation en juillet pour son site internet, après son rachat par le patron d'Amazon, Jeff Bezos.

Les scissions pourraient au final s'avérer positives pour la presse écrite, avance Peter Copeland, ancien journaliste et consultant.

«C'est mieux pour les journaux et la télévision d'être séparés», juge-t-il. «Ils ne sont jamais allés ensemble. Ce sont des activités très différentes.» Il envisage un retour aux sources vers des propriétaires locaux et privés, qui «pourront se concentrer à 100% sur les journaux».

Pour lui, «les journaux entrent dans une nouvelle phase. Ce n'est pas l'agonie, c'est juste une autre phase du cycle de la vie».